

NOTES HISTORIQUES

(Suite)

CURÉS DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN

VIII.—St-Onge, Pierre.

Du 21 novembre 1761 au 31 juillet 1763. Ordonné le 18 décembre 1745, M. St-Onge fut d'abord vicaire à Beaumont ; en 1749, il fut nommé curé de Sainte-Anne de Beaupré ; de là, il vint en 1761, prendre la cure de Batiscan, d'où il desservait Sainte-Genève ; il avait été, la même année, élevé au rang de chanoine de la cathédrale de Québec ; en 1766, il fut nommé curé des Trois-Rivières, avec le titre de Vicaire-Général. Il mourut aux Trois-Rivières le 22 septembre 1795, après quarante-neuf ans et neuf mois de sacerdoce.

IX.—Germain, Charles (Jésuite).

Du 17 août 1764 au 13 octobre 1767.

—Arrivé au Canada en 1747, le Père Germain était curé du Cap de Madeleine, pendant qu'il desservait Sainte-Genève. Il est mort le 5 août 1779.

X.—Parent, Joseph-Basile.

Du 22 novembre 1767 au 15 septembre 1769.

Né le 5 janvier 1724, fils de Mathieu Parent et de Marie-Marthe Deblois ; ordonné le 15 janvier 1747. En 1753 il était vicaire à l'Ange-Gardien ; il devint ensuite curé de Saint-Jean Deschailons et de Saint-Pierre-Jes-Becquets. De cette dernière place, il vint à Sainte-Genève où il demeura près de deux ans ; il fut ensuite nommé à Saint-Cuthbert, dont il était encore le curé à sa mort, arrivée chez les Ursulines des Trois-Rivières, le 16 avril 1773. Il était âgé de quarante-neuf ans.

XI.—Lefebvre, Jean-François-Xavier.

Du 18 octobre 1769 au 25 septembre 1780.

Né à Québec, le 3 janvier 1745, fils de François-Marie Lefebvre et de Charlotte Marié ; ordonné le 20 mai 1769, il fut nommé curé de Sainte-Genève où il demeura 11 ans. En 1780, il était nommé curé de Sainte-Anne de la Pocatière où il décéda le 24 mai 1794, âgé de quarante-neuf ans.

XII.—Panet, Bernard-Claude.

Du 1er octobre 1780 au 28 mars 1781.

Né à Québec, le 9 janvier 1753, fils de Jean-Claude Panet et de Louise Barolet ; ordonné le 25 octobre 1778, il fut nommé à Sainte-Genève le 1er octobre 1780 et il en fut curé jusqu'au 28 mars 1781 ; il fut



Mgr B.-C. Panet

ensuite nommé curé de la Rivière-Ouelle. En 1806, le Pape le nomma évêque de Saldes, en Mauritanie et coadjuteur de Mgr Plessis, évêque de Québec. A la mort de Mgr Plessis, en 1825, il devint évêque de Québec où il mourut à l'Hôtel-Dieu, le 14 février 1833 à l'âge de quatre-vingts ans.

XIII.—Huot, Pierre.

Du 8 avril 1781 au 6 août 1785.

Né à l'Ange-Gardien, le 23 avril 1751, fils de Jean Huot et de Marie-Françoise Fiset ; ordonné le 16

août 1778, il fut d'abord desservant de Saint-Laurent Isle d'Orléans. De là, il vint à Sainte-Genève dont il fut le curé pendant quatre ans. En 1786, il était curé du Cap de la Magdelaine et en 1792, de Maskinongé ; il y est mort le 12 septembre 1796 n'ayant que quarante-cinq ans.

XIV.—Aubry, Laurent.

Du 13 septembre 1785 au 23 septembre 1792.

Né à Montréal le 17 juillet 1756, fils de François Aubry et de Cécile Groux. Ordonné le 15 août 1784, il fut nommé curé de Sainte-Genève en 1785 où il demeura jusqu'au 23 septembre 1792. Il fut ensuite curé de Contrecoeur, de Soulanges, du Sault-au-Récollet et de Sainte-Anne du Bout de l'Isle. Il est mort à Saint-Laurent de Montréal le 7 août 1839, à quatre-vingt trois ans.

(A suivre)

LAMARTINE

M. Edouard Drumont vient de publier un ouvrage sensationnel intitulé : "Figures de bronze" et "statues de neige." Nous empruntons à ce livre cette intéressante page de critique.

Qu'il est grand, en réalité, au point de vue moral et intellectuel, ce génie universel : poète incomparable, historien émouvant, orateur irrésistible ! Considérez cette existence dans son ensemble, et vous serez frappé de la grandeur qu'elle présente. A l'heure où d'autres étudient encore, le poète remue la France entière avec les *Méditations* ; puis il entre en triomphateur à la Chambre et y parle le plus magnifique langage que la tribune ait entendu, prononce de superbes discours, non point, comme on le croit trop volontiers, sur des sujets prêtant à la déclamation, mais sur des questions qui demandent des connaissances particulières, sur le budget, sur les caisses d'épargne, sur les enfants trouvés. Historien, il renverse un trône avec un livre, et, soudain, il se relève tribun intrépide, ayant le courage, que si peu ont en notre pays, d'aller au-devant de l'émeute, de lui tenir tête, de la dompter.

Cette multiplicité de facultés fait de ce privilégié entre tous les fils des hommes un être tout différent de ceux que nous connaissons. Ce n'est pas un spécialiste possédant une aptitude, la développant, la perfectionnant, arrivant à une virtuosité étonnante sur un instrument ; c'est une âme, un cœur, un esprit. Citoyen, écrivain, homme du monde, il est tout à la fois, sans fatigue ; il vibre à tous les vents, il est emporté par toutes les généreuses passions, il est une des incarnations complètement belles de la race mortelle...

Sans exagérer le principe de l'hérédité, il est facile, quand il s'agit de Lamartine, de découvrir, dans les influences de famille, dans les milieux honnêtes et paisibles où se passa l'enfance, l'explication de cette nature si élevée, si désintéressée, si exempte de cupidité et d'envie. Il descendait de ces vieilles races de province, où l'activité intellectuelle s'économisait en quelque façon ; où il y avait comme des réserves d'honneur, de foi, de dévouement ; où le génie s'amassait de génération en génération, comme un trésor qui grossit dans un coin. Ses premières années, nous l'avons vu, s'écoulèrent devant de merveilleux paysages ; les grands bois bercèrent de leur murmure celui qui devait les chanter plus tard ; une mère d'un exceptionnel mérite forma elle-même cette âme.

De l'adolescence au seuil de l'âge mûr, le poète ignore les rudes caresses de cette pauvreté qui, si elle trompe le caractère, laisse une inextinguible amertume au cœur. Tout dans ses impressions premières est poésie, sourire, bonté. Les femmes ont de maternelles tendresses pour ce pensif jeune homme à la physionomie aristocratique. Les désastres mêmes de la Patrie ne se présentent pas à lui sous l'aspect violent et horrible. C'est au bord du Léman, choyé par tout le voisinage, qu'il apprend l'éroulement de Waterloo.

C'est vraiment la jeunesse, non d'un ouvrier de la

pensée, condamné à ne devoir rien qu'à lui-même mais d'un patricien de lettres, d'un prédestiné de l'art, d'un Apollonien enveloppé, en naissant, de clartés et de parfums. Hélas ! ce fils d'Apollon devait finir plus tristement que Phaëton : il voulut, lui aussi, selon l'ordinaire ambition de ces types toujours tentés par en haut, conduire les chevaux radieux du Soleil. Il n'eut point la chance d'être écrasé dans leur chute ; il traîna cette longue et prosaïque vieillesse, qui fut comme la rançon des triomphes et des joies du commencement ; de l'Empyrée tombé dans les réalités les plus plates, il nous offrit le lamentable spectacle d'un aigle en cage, d'un aigle ayant un fil à la patte, d'un aigle mangeant dans la main de chacun.

Un instant la gloire de Lamartine sembla voilée par les vulgarités de cette fin d'existence ; mais le recul du temps l'a déjà replacé dans le rayonnement qui lui convient. Les générations qui nous succéderont oublieront les défaillances de l'homme et ne connaîtront plus que le génie du chantre inspiré de la nature. Les femmes surtout, auxquelles les strophes harmonieuses du *Lac* rappelleront toujours de douces émotions, resteront les fidèles admiratrices de Lamartine. Sous le ciel d'automne gris et soucieux qui met involontairement du vague à l'âme, elles iront, comme leurs aieules, dans un coin du jardin que jonchent les feuilles mortes, relire les pages où Lamartine a raconté les enthousiasmes, les songeries, les amours idéales de sa vingtième année.

A travers ces brumes et ces tristesses d'octobre pleines de la mélancolie de tout ce qui finit, elles reverront passer comme un fantôme éloquent, le sublime inspiré de l'infini, l'amant d'Elvire, le chantre de *Jocelyn* ; elles le reverront non point avec nos yeux de désabusés et de sceptiques, mais tel que l'aperçut la génération de 1830 : vierge de toute souillure matérielle, exempt de toute pensée basse, homme par le courage, ange ou pur esprit, rapportant du ciel des chants mélodieux. Elles auront revécu une heure dans l'idéal ; elles auront éprouvé cette impression d'une fleur oubliée, retrouvé dans un volume, et elles répéteront avec leur poète :

Cachez-vous quelquefois dans les pages d'un livre
Une fleur du matin cueillie aux rameaux verts ?
Quand vous rouvrez la page après de longs hivers,
Ainsi pur qu'au Jardin, son parfum vous enivre.
Après ces jours bornés qu'ici mon nom doit vivre,
Qu'une odeur d'amitié sorte encore de ces vers.

EDOUARD DRUMONT.

JEANNE D'ARC

D'après la croyance générale, la jeune Lorraine, victime des Anglais à Rouen, est l'humble et petite bergère qu'on nous a toujours représentée soit en écrits, soit en images. Or, savez-vous ce qu'était cette héroïne ? Non, sans doute ? Eh bien, elle était... courtisane ! Dans le nombre de ses réponses, dit M. Edouard Fournier, il s'en trouve une qui aurait dû suffire à détruire l'opinion pourtant admise que Jeanne d'Arc était bergère au moment de sa mission. Ecoutez-la elle-même le dire à ses juges :

"Interrogée si elle avait appris aucun art ou mestier, dit que oui et que sa mère lui avait appris à cousdre, et qu'elle ne cuidoit point qu'il y eust femme dans Rouen qui luy en sceust apprendre aulcune chose. Ne alloit point aux champs garder les brebis ne austres bestes."

(*Le procès de Jeanne d'Arc*, édit. Buchon, 1827, p. 58, 69, quant à avoir gardé les bestiaux, lit-on aussi dans l'*Histoire de Charles VII*, de M. Vallet de Viriville, t. II, p. 45, note, elle dit "qu'elle ne s'en souvenait plus.")

PIERRE DE CASTELNEAU.

